

VI

En entrant chez lui Raymond Fromental avait trouvé un mot laconique lui enjoignant de se rendre sans le moindre retard à la préfecture.

Il ne prit que le temps de changer de costume et il obéit.

Le chef, qui l'attendait, le reçut aussitôt et lui demanda :

—Eh bien ! mon cher Raymond, avez-vous découvert quelque chose ?

—Malheureusement non, monsieur, répondit Fromental avec tristesse. Et cependant, ce matin, j'ai cru tenir une bonne piste...

—Mettez-moi au courant.

En peu de mots Raymond raconta l'emploi de sa matinée, ses visites successives au libraire Duchemin et au bouquiniste Antoine Fauvel.

—Eh bien, mon cher collaborateur, reprit le chef quand ce bref récit fut achevé, pendant que vous cherchez vainement les voleurs de livres, ceux-ci ne désarment pas... Voici un rapport du commissaire de police du quartier de Sainte-Geneviève qui m'annonce qu'un vol vient d'être commis à la Bibliothèque de son quartier.

—Encore ! murmura Raymond.

—Et, soyez-en convaincu, ce ne sera pas le dernier... Les voleurs, voyant que les journaux ne parlent point de leurs exploits, supposent, sans le moindre doute, que les larcins passent inaperçus et, ne craignant pas qu'une surveillance dangereuse pour eux soit organisée, ils recommencent... L'impunité leur donne une audace incroyable !

—Eh bien ! monsieur, répliqua Raymond avec une sourde colère, l'impunité qui les enhardit touche à son terme ! Avant huit jours j'aurai mis la main sur les coupables... Veuillez me confier le rapport du commissaire de police...

—Le voici. Puissiez-vous réussir ! Souvenez-vous qu'en travaillant pour nous, vous travaillez aussi pour votre affranchissement.

—Ne craignez pas que je l'oublie, monsieur...

Raymond remonta dans le fiacre qui l'avait amené à la Préfecture, se fit conduire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et demanda le conservateur dont il était connu.

—Je viens d'apprendre, monsieur, que vous avez été victime d'un nouveau vol, lui dit-il.

—En effet... Un manuscrit précieux a disparu hier.

—Il avait été communiqué ?

—Oui. Le bulletin de demande en fait foi. Voici ce bulletin. Inutile d'ajouter qu'il porte un faux nom et une fausse adresse, conforme d'ailleurs au nom et à l'adresse indiquée sur le bulletin personnel, qu'on délivre à chaque lecteur au moment de son entrée, et qu'il doit rendre visé à la sortie, lorsqu'il a restitué l'ouvrage communiqué. Ce bulletin personnel le voilà, avec un visa faux.

—Vous souvenez-vous de la personne à qui communication du manuscrit a été faite ?

—Je m'en souviens d'une façon très vague, car au moment où j'inscrivais sur le bulletin mes indications de recherches, il me fallait répondre à un lecteur parlant mal le français et que j'avais de la peine à comprendre... un étranger... un juif, sans doute, qui me demandait un ouvrage en langue hébraïque.

—Ne vous semble-t-il pas probable que cet homme était un compère, accaparant votre attention pour la détourner du demandeur du manuscrit volé ?

—Peut-être... c'est possible... Mais vous conviendrez que je ne pouvais concevoir aucun soupçon...

—Quant au demandeur du manuscrit, vous l'avez peu remarqué mais, si peu que ce soit, il a dû vous laisser un souvenir quelconque...

—Je crois voir sa figure comme à travers un nuage... Une figure pâle et maigre...

—Avec des cheveux blonds ?

—Oui, c'est cela.

—Eh ! parbleu ! c'est le voleur ! s'écria Raymond, c'est le

jeune homme qui est allé proposer à Duchemin la *Visé du père Joseph*. Je tiens la piste !...

—Vous connaissez cet homme ? demanda le conservateur vivement.

—Pas encore, mais je le connaîtrai bientôt. Encore un mot : comment peut-on emporter les volumes dérobés, sans que vous aperceviez à l'instant même de la soustraction ?

—On le peut de deux manières. Pour la première on doit avoir de faux bulletins personnels blancs que l'on met à la place de ceux sur lesquels on inscrit les volumes confiés aux lecteurs... On glisse le bulletin dans sa poche en même temps que le volume, et à la sortie on donne un bulletin blanc, comme si l'on n'avait fait que consulter les encyclopédies qui sont à la disposition de tout le monde sur les rayons publics, avec les catalogues... Dans le second cas, on contrefait le visa sur le bulletin...

—C'est bien, monsieur. Demain, dès l'ouverture de la Bibliothèque, vous aurez ici les observateurs dont la leçon sera faite d'avance.

Raymond retourna à la préfecture, prit ses mesures, choisit des collaborateurs en qui il avait confiance, leur donna rendez-vous pour le lendemain et, sa journée étant finie, rentra chez lui où il se mit à penser à son cher Paul, qu'il n'avait pas vu depuis deux jours.

* * *

Le docteur Thompson, nous l'avons dit, était sorti pour se rendre, rue Barbette, chez un marchand d'appareils de physique et de chimie auquel il avait déjà fait de nombreux achats pour garnir son laboratoire :

Le marchand le reconnut et lui demanda :

—Avez-vous encore besoin de mes services, monsieur le docteur ?

—Oui, monsieur ; il me faudrait un pulvérisateur des liquides, de Devaz, complet... Voulez-vous avoir l'obligeance de m'en préparer un...

—Quel numéro ?

—Je voudrais que le flacon puisse contenir de cent à cent cinquante grammes de chloroforme ou de kéroséline...

—C'est l'appareil n° 1 qu'il vous faut... Désirez-vous l'emporter ?

—Oui, j'ai là ma voiture...

Le marchand donna des ordres à l'un des commis, qui reprit quelques instants après avec l'objet demandé.

Jacques paya, prit le petit paquet, remonta en voiture et se fit conduire à l'hôtel de la rue Miromesnil.

Après le dîner, il laissa Pascal donner un coup d'œil aux travaux accomplis pendant la journée et gagna son laboratoire.

Il y passa une partie de la nuit.

Laissons-le se livrer à quelque œuvre de ténèbres et rejoignons Raymond Fromental.

Le père de Paul, harcelé par les préoccupations qui nous sont connues, avait passé une très mauvaise nuit.

Il se leva de grand matin est parti pour le logement de la rue Meslay où il avait donné rendez-vous aux collaborateurs en sous-ordre choisis la veille à la Préfecture.

Le rendez-vous était pour huit heures précises.

Tout le monde fut exact.

Raymond raconta brièvement à ses auditeurs attentifs ce qu'il savait au sujet des vols de livres commis dans les bibliothèques, assigna les postes d'observation et expliqua la manière dont la surveillance devait s'exercer.

Deux hommes reçurent l'ordre de se rendre à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

Deux à la Bibliothèque Mazarine.

Deux à la Bibliothèque de l' Arsenal.

Deux enfin à la Bibliothèque de la rue de Richelieu.

Fromental accompagnait ces derniers.

La consigne était de s'installer dans les salles de travail, dès l'ouverture, pour n'en sortir qu'au moment de la fermeture,